

## LE STATUT DE LA PHILOSOPHIE DANS L'ENSEIGNEMENT

**La philosophie occupe une place toute particulière dans l'enseignement. Alors que les autres disciplines sont généralement enseignées dès la sixième et même en-deçà dès l'école primaire, la philosophie ne fait l'objet d'un apprentissage distinct qu'en classe terminale, soit à la fin des études secondaires (Lycée). Comment comprendre cette apparente anomalie (bizarrerie) de l'initiation à la discipline philosophique ? Deux interprétations en sont envisageables, en fonction du double sens du mot fin.**

*1<sup>ère</sup> interprétation* : si l'on prend ce terme dans sa seule acception chronologique, la position de la philosophie signifie qu'elle ne serait qu'une dernière matière surajoutée aux autres, mais dont celles-ci pourraient fort bien se passer. La suppression de la philosophie irait sans grand dommage pour les élèves –remarquons que toutes les terminales n'en bénéficient point.

*2<sup>ème</sup> interprétation* : si l'on prend ce terme dans son sens logique, à savoir ce qui, non seulement vient en dernier, mais marque l'achèvement, le but de ce qui précède, alors la philosophie apparaîtrait comme le « couronnement » des études secondaires.

Choisir entre ces deux possibilités implique que l'on se mette au préalable d'accord sur ce qu'est réellement la philosophie.

Partons des critiques dont elle est souvent l'objet. Passons vite sur les objections sommaires du type, la philosophie est obscure (utilise un langage ésotérique, technique) ou la philosophie est inutile (superflue), car ces critiques se révèlent, à une analyse même rapide, dénuées de toute portée démonstrative et se retournent même contre ceux qui les profèrent. Que penserait-on en effet de celui qui critiquerait les sciences, au motif qu'elles emploient un vocabulaire spécialisé ? Rien d'autre sinon qu'il ne veut pas se donner la peine de l'apprendre, une science n'allant pas sans l'emploi d'une terminologie qui, pour « barbare » qu'elle paraisse à première vue, n'en constitue pas moins une nécessité, pour son exactitude et sa précision.

Pareillement prétendre que la philosophie ne sert à rien, c'est là encore utiliser un argument qui pourrait s'appliquer en grande partie à l'enseignement des autres disciplines : combien d'élèves auront à se soucier ultérieurement, dans la vie pratique, du calcul intégral ou de la théorie de la photosynthèse ? Quant aux avantages que ces inventions scientifiques procureraient à une bonne partie de l'humanité, ils ne surpassent de toute façon qu'en nombre les bénéfices ou plaisirs qu'une autre partie de celle-ci tire des réflexions philosophiques. Au demeurant depuis quand l'utilité (pratique) d'une étude formerait-elle l'unique critère de sa validité ?

Venons-en dès lors à la réfutation majeure de tous les « détracteurs » de la philosophie ; elle s'énonce de la manière suivante : il y a autant de philosophies que de philosophes –entendons : la philosophie ne serait pas une science, faute d'accord entre les philosophes. A partir d'elle les diatribes invoquées ci-dessus acquièrent un sens plus sérieux. L'obscurité du discours philosophique ne sera plus perçue comme la marque de son inévitable technicité, mais comme le signe de l'arbitraire avec lequel les termes sont articulés, selon les auteurs et l'inutilité de la philosophie ne tiendra pas simplement à son manque d'application, mais à la vacuité foncière d'une matière dans laquelle on n'arriverait à aucun résultat général, fût-il purement théorique. On mesure le poids de ce reproche.

Y répondre, comme le font trop précipitamment certains, que cette difficulté ne s'avérerait somme toute pas si grave, sous prétexte que ce qui compterait, en philosophie, ce ne seraient point les réponses mais les questions, relève d'une solution de facilité. D'ailleurs comment séparer véritablement questions et réponses ? Une question n'a de valeur que dans l'espoir d'une réponse. Si les questions philosophiques n'admettaient point de réponses objectives (universelles), force serait d'en tirer toutes les conséquences, à commencer par la plus évidente d'entre elles : la philosophie n'étant pas une « science », pourquoi en imposer l'enseignement à tous, et, qui plus est, le sanctionner par un examen, lors même qu'on ne disposerait d'aucun critère pertinent pour cela ? Certes une telle situation se retrouve, partiellement, dans la pédagogie du français ; mais tandis que celle-ci se prévaudra de son efficacité pratique (maniement de la langue), il n'en va nullement de même pour la philosophie. Répétons-le, si cette dernière n'était réellement pas une science commune, alors on pourrait la soustraire, sans grand dommage, du cursus scolaire, en tant que discipline obligatoire, partageable par tous. Prévaudrait ainsi la 1<sup>ère</sup> interprétation de sa place.

Cette conclusion s'impose-t-elle cependant vraiment et définitivement, sans autre issue possible ? Pour le savoir, il importe d'analyser de près l'argument de la pluralité des philosophies et d'en noter tous les présupposés ou sous-entendus.

Que la philosophie soit diversement, voire contradictoirement, enseignée est un fait manifeste. S'ensuit-il qu'elle ne puisse être enseignée autrement, de manière unitaire ? C'est ce que l'on pense généralement, lorsqu'on affirme la diversité des philosophies, voulant dire que non seulement la philosophie est, mais qu'elle ne peut pas ne pas être, plurielle. Et pourquoi, sinon parce que l'on estime que les questions mêmes qu'elle pose, pour fondamentales qu'elles soient, n'en sont pas moins radicalement insolubles –comprenons : non pas, pas encore résolues, mais à jamais sans solution. Pourtant cette dernière affirmation semble pour le moins paradoxale. D'où tient-on cette certitude à propos de questions décrétées justement indécidables ? Ne devrait-on pas plutôt suspendre son jugement jusqu'au test complet de toutes les solutions envisageables, ne fût-ce que d'une question philosophique ? Ensuite l'on aurait éventuellement le droit de se prononcer sur ce qu'est et peut ou n'est pas et ne peut pas précisément la philosophie.

Essayons de le faire, en partant de la question de l'existence de Dieu. Et remarquons d'emblée qu'il ne s'agit pas là d'une question parmi d'autres, mais proprement d'une question capitale, puisqu'elle concerne l'être même de l'Absolu –autre nom de Dieu-, soit de ce dont la philosophie s'est toujours voulue la théorie. De cet unique exemple, nous serons donc habilités à dégager une leçon générale.

Trois réponses se présentent ici a priori :

1. Dieu existe (*thèse du croyant*)
2. Dieu n'existe pas (*thèse de l'athée*)
3. Dieu existe, mais pas tel que le croyant le conçoit (*thèse du philosophe*)

Afin de décider entre elles, il suffit d'examiner les deux premières, pour s'apercevoir qu'elles conduisent d'elles-mêmes à la troisième.

Commençons par la *thèse du croyant* qui défend l'existence de Dieu. Comment se représente-t-il néanmoins celui-ci ? Comme un être extérieur (supérieur) à l'homme, être d'un autre monde que le nôtre.

A se pencher de près sur cette solution, une contradiction saute immédiatement aux yeux : n'est-il pas en effet inconséquent d'énoncer l'existence d'un être qui nous échapperait par définition, son extériorité rendant toute connaissance de lui, y compris celle de son existence même, impossible ? Telle quelle, cette croyance sonne faux (illogique) et ne saurait être admise, sans plus d'explications. En déduira-t-on que Dieu n'existe pas du tout ?

C'est ce que n'hésite pas à conclure l'*athée* pour qui n'existe qu'un monde, le monde sensible (perceptible) et rien au-delà. La conséquence fatale d'une telle conclusion serait la disparition du Monde objectif (universel), chacun de nous ne jugeant plus que d'après ses sens, se condamnant à une vision strictement subjective des choses, sans rapport avec celle d'autrui. Or cette hypothèse contredit l'existence même de la science qui n'a de sens que pour autant qu'elle nous révèle un monde commun, prouvant que le monde sensible n'est pas le seul monde possible, mais qu'il faut bien admettre la présence en l'homme d'un monde intelligible. En concevant toutefois celui-ci comme au-dessus de celui-là, l'on retomberait dans la thèse du croyant.

Ne reste donc qu'une troisième et dernière option, synthèse des deux précédentes : l'Absolu (Dieu) n'existe ni en dehors des hommes (et du monde), ni à l'intérieur de chaque homme (ou objet) pris individuellement, c'est-à-dire en tant qu'être sensible, mais et uniquement « dans » le Monde que créent les hommes grâce à leur RELATION qui n'est elle-même rendue possible que par le Langage. Est-il besoin de préciser que par « langage » nous n'entendons point un moyen de communication parmi d'autres, mais *le* moyen d'expression auquel tous les autres renvoient, moyen qui ne peut être qu'un, sous peine de malentendu universel. Telle est la *thèse du philosophe*.

On vient de le voir cursivement et sur un exemple, mais, rappelons-le, exemple crucial, l'interrogation philosophique souffre bel et bien réponse démonstrative ; l'arbitraire, la multiplicité ou la pluralité n'est pas son dernier mot.

La Philosophie est UNE, n'étant rien d'autre que la théorie du DISCOURS humain dans toutes ses parties constitutives – le nombre même de ces parties, qui ne sont que les différentes sciences (positives), et leur ordre de progression, feront l'objet d'un prochain article. Elle n'est en définitive que la ressaisie synthétique de ce que l'élève a appris de façon éparse et morcelée au cours de ses études secondaires. Bref, elle forme véritablement l'« achèvement » de celles-ci. Seule la seconde interprétation de sa place dans l'enseignement nous paraît justifiée. Certes on peut bien se passer de la philosophie au Lycée, encore faut-il se mettre d'accord sur le but que l'on assigne à celui-ci. Si on lui demande de fabriquer des techniciens (savants spécialisés), alors ce choix va de soi. Mais si l'on estime que la fin de l'instruction est de « forger » des hommes, des êtres ayant reçu une formation générale (totale), alors l'enseignement de la philosophie s'impose précisément au terme des études secondaires, à titre d'une prise de conscience de l'UNITÉ du savoir.

Une telle conception de la philosophie ne correspond guère – nous en sommes parfaitement conscients – au statut dont elle jouit dans l'enseignement actuel, où elle est plus volontiers assimilée à une discipline littéraire que scientifique. Entre ces deux perspectives, il faudra bien trancher un jour. Auparavant on devra cependant démontrer, non point ce que l'on souhaiterait que la philosophie soit, mais ce qu'elle *est* véritablement. Ce qui précède esquisse à peine l'ébauche d'une telle démonstration. On n'a voulu ici que répondre à une critique maintes fois entendue.

### OU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

Dans l'article antécédent *Le statut de la philosophie dans l'enseignement* (Poincarama n° 2/1974-75), nous avons proposé cette définition de la philosophie : " la théorie du DISCOURS humain dans toutes ses parties constitutives ". La question dès lors se pose de savoir quelles sont au juste ces parties et dans quel ordre elles doivent-elles être exposées. Mais au préalable : peut-on vraiment parler *du* Discours humain au singulier, dont tous les discours existants ne formeraient que des subdivisions ?

Qu'il n'y ait fondamentalement qu'*un* Discours, c'est ce qui ressort à l'envi du constat que quiconque parle -qu'il soit savant, politicien ou religieux- le fait dans l'intention d'être compris ou entendu par quelqu'un, de lui signifier quelque chose. Or qu'est-ce que « signifier » sinon justement mettre en communication, établir des relations entre les choses et les personnes, bref les unifier, afin que cesse leur éparpillement ? Tout discours est donc habité par une seule et même visée, l'unité, ou si l'on préfère, la totalité. Aussi si tout discours tend vers le même but, rien n'interdit de postuler l'existence d'*Un* discours, en-deçà ou par-delà leur apparente multiplicité.

D'ailleurs si tel n'était pas le cas, si tous les discours ne convergeaient pas en un même point, comment un seul et même homme (sujet) pourrait-il, comme cela arrive parfois, pour ne pas dire toujours, cumuler les discours scientifique, politique et religieux ? Force est, vu l'effectivité d'une telle possibilité, de penser que, quelles que soient les différences entre science, politique et religion, elles ne peuvent jamais aller jusqu'à effacer leur commune appartenance au *Discours* en général. La Philosophie n'a pour seule tâche que l'explicitation ordonnée et/ou systématique de celui-ci. Afin de la mener à bien, il faut et il suffit de déterminer le nombre et l'ordre de progression des parties composant ce dernier. Commençons par la question du nombre, on verra que la question de l'ordre en découle d'elle-même.

Dans la mesure où le Discours se présente essentiellement sous forme unitaire, ses diverses parties ne peuvent provenir que de ses multiples applications, soit des objets pluriels sur lesquels il porte. Or il n'y a *a priori* que deux thèmes envisageables pour un discours :

- 1) l'Extériorité : la Nature ou l'Univers dont traite la *Cosmo-logie*
- 2) l'Intériorité : l'Homme ou la Pensée dont traite la *Psycho-logie*

Mais ce n'est pas tout. Car jamais la simple addition de deux discours ne donnera *un* Discours, si on ne les « complète » par un troisième qui démontre l'unité des deux précédents. Et, pour que cela n'aille pas sans fin -pour qu'on n'ait point besoin encore d'un quatrième discours qui prouve l'unité des trois autres et qui lui-même en exigerait un cinquième etc.-, il est impératif que ce troisième discours fasse la véritable synthèse de la *Cosmologie* et de la *Psychologie*, c'est-à-dire qu'il parle à la fois de la nature et de l'homme, mieux, qu'il parle de la nature *avec* l'homme, en montrant bien que celle-là est inséparable de celui-ci et réciproquement.

D'où la nécessité d'un dernier discours se rapportant à :

- 3) l'Extériorité et l'Intériorité : l'Univers *et* la Pensée (Tout) dont traite la *Théo-logie*

On ne récusera pas trop précipitamment cette appellation, même si l'on se qualifie d'incroyant, pour peu que l'on veuille bien se donner la peine de réfléchir sur ce que le vocable de « Dieu » (*Theos*) signifie.

S'il a un sens quelconque –et comment sinon persisterait-on à l'employer ?-, ce n'est ne peut être que celui d'Absolu ou de Tout, Unité du monde et de l'esprit. Même les croyances les plus naïves en conviennent, dès lors que tout croyant invoque le nom de « Dieu », tant pour expliquer l'origine ou l'ordination du monde (dogme de la création), que la destination de l'âme (dogme de l'immortalité). Et par là il entend fatalement, fût-ce implicitement, cette évidence logique que le monde serait impensable par la science, s'il n'existait que des choses passagères ou périssables, sans lien entre elles (signification du premier dogme) ; ce lien purement idéal, non physique, étant lui, et ce à l'encontre des choses physiques prises une à une, impérissable ou permanent (signification du second dogme).

Sans une telle pensée, il n'y aurait pas de place pour l'explication scientifique, qui opère par voie de successives transformations, et donc présuppose l'existence d'un invariant (une permanence), mais uniquement pour le chaos. Seulement, et en cela réside le tort de l'opinion courante, cette permanence ne sera pas conçue comme l'attribut d'un quelque chose ou d'un quelqu'un sis en dehors du monde, séparé de lui. Une chose ou une personne « en-dehors » de l'univers ne saurait en rendre raison, faute d'avoir le moindre rapport à lui ; sans se confondre avec les éléments expliqués, une entité explicative a forcément une relation affirmée avec eux et partant se trouve également « au-dedans » du monde. Si l'univers (*Cosmos*) est bien inconcevable sans l'esprit (*Psyché*), ce qui est du reste une tautologie, encore ne faut-il jamais oublier la réciproque, l'esprit n'est rien hors de l'univers, n'étant que l'explicitation de celui-ci. C'est ainsi que *Cosmo-logie* et *Psycho-logie* ne forment qu'un *Discours*, moyennant la « révélation » de leur Unité par la *Théo-logie*.

Nous sommes certes concernés en définitive par deux objets (Nature et Esprit), mais confrontés à trois discours (sujets), le troisième (Dieu) réunissant, synthétisant ou totalisant les deux premiers. Avant de tirer de ce fait la conséquence qui s'impose, quant à l'ordre de présentation des différentes parties (sciences) de la philosophie, détaillons ou précisons-en davantage le nombre, pour vérifier si notre plan, qui ne comporte pour l'instant que trois disciplines, épuise, comme c'est son ambition, l'ensemble des matières scientifiques, ce qui ne semble guère le cas, en première apparence du moins, puisque le nombre de celles-ci est assurément plus grand.

Pourtant l'exhaustivité de notre schéma général devient patente, pour quiconque s'aperçoit que toutes les sciences s'inscrivent, à titre de ramifications particulières, dans les trois discours évoqués. Elles s'obtiennent d'ailleurs d'elles-mêmes, si l'on applique à chacun d'entre eux, le même principe de division que celui qui nous a permis de les dénombrer et de leur assigner un objet déterminé (particulier). Cela donne :

#### 1) Pour la *Cosmologie*

- a) L'étude de la Nature dans sa détermination externe, sans considération des propriétés concrètes (internes) des objets naturels, soit la science qui, de ceux-ci ne retient que leur seule configuration formelle, quantitative, à l'exclusion de tout caractère qualitatif. Une telle science existe bel et bien et se nomme la Logique ou la *Mathématique*, baptisée très justement science formelle.
- b) L'étude de la Nature dans sa détermination interne, c'est-à-dire une investigation qui se préoccupe de la teneur concrète (qualitative) et non seulement des relations quantitatives des objets.

Nous venons de caractériser la *Cosmologie* proprement dite\* ou la *Physique*, science qui prend en charge ce que la Mathématique passe sous silence, ce pourquoi on peut l'appeler à bon droit, Mathématique appliquée, concrète voire réelle

c) L'étude de la Nature dans sa détermination tant externe qu'interne, en tenant compte de l'objet naturel dans toute la plénitude de ses déterminations, plénitude telle qu'on ne puisse, sans un coup de force épistémologique arbitraire, y dissocier réellement l'extérieur de l'intérieur, l'une renvoyant immédiatement à l'autre et vice et versa. Or tel est exactement le caractère spécifique de la Vie, objet de la *Biologie*, le propre d'un être vivant consistant en ce que son apparence externe -ses organes- est inséparable de sa vie interne –son organisation ou son information dans le vocabulaire d'aujourd'hui.

## 2) Pour la *Psychologie*

a) L'étude de l'Homme dans sa manifestation externe, soit dans sa culture ou ses œuvres (productions), tel est l'objet de l'*Anthropologie* (culturelle) ou de l'*Histoire*, que l'on prendra garde à ne pas mélanger avec l'Anthropologie physique, qui appartient elle à la Biologie.

b) L'étude de l'Homme dans sa manifestation interne, c'est-à-dire dans son langage ou ses pensées, sans omettre ses sentiments qui les expriment ou traduisent sensiblement, tel est l'objet de la Linguistique ou de la *Psychologie* proprement dite\*.

c) L'étude de l'Homme dans sa manifestation tant externe qu'interne, soit l'analyse d'actes (œuvres) répondant directement à une intention précise, hors laquelle, ces derniers perdent instantanément toute signification (valeur) ou spécificité, se réduisant à de simples réactions naturelles. Or tel est justement le trait distinctif des actions morales, objet de l'*Éthique* ou de la *Politique*.

## 3) Pour la *Théologie*

a) L'étude du Tout dans sa modalité externe, c'est-à-dire la saisie d'un objet physico-spirituel, mais qui se donne essentiellement à la conscience externe, à la perception ou à la représentation. L'œuvre d'Art correspond à cette visée, elle qui image à la fois la nature et l'homme, et l'*Esthétique* ou la *Poétique* en énoncera les critères.

b) L'étude du Tout dans sa modalité interne, soit la saisie d'un objet physico-spirituel, mais qui s'offre principalement à la conscience interne, à la conviction religieuse ou à la croyance (foi). Il s'agit bien sûr de Dieu, tel du moins qu'il apparaît dans la Religion et que la *Théologie*\* est censée théoriser.

c) L'étude du Tout dans sa modalité tant externe qu'interne, c'est-à-dire d'un objet physico-spirituel, mais qui se présente maintenant dans l'unité indissoluble de la conscience externe et interne, celle-ci ramenant tout ce qu'elle perçoit à soi-même et exigeant réciproquement pour tout ce en quoi elle croit une démonstration (vérification). Partant une telle conscience ne se contentera point de la seule contemplation (représentation) ni de la seule croyance (foi), ce qu'elle veut ce sont des raisons de ce qu'elle voit et des preuves (signes) de ce en quoi elle croit. Or n'est-ce pas là la caractérisation de la conscience scientifique, d'une conscience en quête de vérité, et dont la *Logique* établira les règles ?

---

\* On distinguera un sens large et un sens précis du terme *Cosmologie*. Au sens large il désigne l'étude de la Nature en général ; au sens précis l'étude de la Nature dans sa détermination interne.

\* Comme pour la *Cosmologie*, on distinguera deux sens du terme *Psychologie*.

\* Même remarque pour le terme de *Théologie*.

Cette ultime science s'intitulera *Logique* sans plus et non Logique de ..., puisqu'elle n'a pas d'autre objet qu'elle-même. Elle est, si l'on préfère, Science de la science, science dont l'unique thème sont les autres sciences déjà citées. Avec elle nous revenons purement et simplement au point de départ, en repassant par toutes les sciences précédentes et cela en une boucle infinie. En quoi elle s'avère une Logique absolue, reposant sur soi, sans autre objet que le savoir lui-même, et en conséquence complète, ne scindant pas forme (extériorité) et contenu (intériorité). On ne l'assimilera point à la Logique formelle qui se confond avec la Mathématique, science de l'extériorité, et qui n'est qu'une logique partielle, celles des objets spatio-temporels. Mais précisément, parce que la logique mathématique est partielle, elle fait partie de la Logique totale. On ne séparera donc pas non plus entièrement ces deux logiques, sous peine de trahir la complétude de la première qui n'engloberait pas alors en elle l'autre logique.

Au total la structure générale du *Discours* humain –autre nom de la Philosophie- est circulaire. C'est là le gage de sa systématique ou de son unité. Dans ce cercle toute science a sa place exacte d'avance circonscrite. Que l'on prenne n'importe quel exemple, y compris celui d'une science que nous n'aurions éventuellement point citée et l'on s'apercevra aisément qu'une telle science ne pourrait être qu'une autre dénomination d'une des neuf sciences répertoriées ici, voire une de leurs subdivisions. La Philosophie trace le cercle du Savoir humain, le tour intégral des sciences.

Le problème de leur ordre d'exposition se résout du coup de lui-même. Dans un cercle il n'y a pas en effet d'ordre privilégié, dans la mesure où, de quelque point que l'on parte, on finira nécessairement par revenir au point de départ ; et de là il faudra recommencer le parcours pour la énième fois encore. C'est dire qu'on n'en aura jamais fini avec la Philosophie, pas davantage, mais nous venons de voir que c'est la même chose, qu'on n'en terminera un jour avec les sciences. Le propre du Savoir consiste à interroger, questionner, sans fin, étant néanmoins bien entendu que de véritable question, il n'y en a qu'une, celle que la philosophie ou le savoir s'adresse à elle ou à lui-même et qui se libelle au choix : De quoi est-ce que je parle vraiment, quelle est ma profonde raison d'être ou qui suis-je réellement ?  
**Bref, Qu'est-ce que la Philosophie ?**

Quant à l'interrogation plus courante et souvent polémique, *Pourquoi philosopher ?*, elle n'est, correctement conçue, qu'une suite de l'antécédente et y trouve sa solution pleinement adéquate, la finalité d'une discipline se déduisant logiquement de son essence.

### POURQUOI LA PHILOSOPHIE ?

Rappelons la définition de la Philosophie que nous avons atteinte à la fin de notre second article, *Qu'est-ce que la Philosophie ? (Poincarama n°3)* : "cercle du Savoir humain". Une telle détermination ne va cependant pas sans poser problème. Si la philosophie correspond réellement au parcours circulaire des sciences, si elle ne nous apprend rien de plus que ce que les autres sciences nous enseignent déjà, si elle se contente en quelque sorte de réassumer le contenu scientifique, alors pourquoi philosopher ? Exercer les sciences devrait, semble-t-il, amplement suffire. Notre interprétation ne rendrait-elle pas la philosophie parfaitement superfétatoire, du moins en tant que discipline distincte ? Formulons autrement et plus simplement la question : à quoi sert la Philosophie ?

Avant même de tenter d'y répondre, délimitons au préalable précisément la dite question. Il ne s'agit pas de se demander d'emblée si la philosophie a oui ou non des applications concrètes, car l'utilité pratique d'une matière ne préjuge en rien de sa nécessité (validité) ; l'histoire des sciences confirme massivement ce point. A titre d'exemple, citons un seul cas, fort célèbre au demeurant : vingt siècles séparent l'étude des sections coniques, entreprise dès l'antiquité par les Grecs, de sa première application pratique à la mesure des longitudes en navigation ; pendant cette longue durée les théorèmes géométriques portant sur les coniques ne furent pourtant pas tenus pour faux (inutiles). Disons-le clairement, quand bien même la philosophie ne déboucherait sur aucun ou sur fort peu de résultats matériels –mais nous verrons qu'il n'en est rien-, et cela vaut pour toute science, on ne saurait en conclure à son inutilité totale. L'esprit humain n'est-il pas après tout poussé à des gestes gratuits, des gestes qui ne servent à rien, sinon à étancher sa propre soif de savoir ? Aussi on traduira la question à quoi sert la philosophie par : qu'est-ce que la philosophie nous permet-elle de comprendre ? Quel service théorique peut-elle rendre et que ne rendent pas déjà les autres sciences, étant entendu qu'elle n'est toutefois point coupée d'elles ?

Certes, et nous en conviendrions volontiers, théorie et pratique ne se séparent pas entièrement ; toute théorie a, qu'on le veuille ou non, des conséquences pratiques, aussi lointaines soient-elles, et inversement aucune pratique n'est dénuée d'incidences (répercussions) idéologiques (théoriques). Néanmoins cette relation entre théorie et pratique n'interdit point leur distinction, fût-elle provisoire, ne serait-ce que pour éviter toute confusion, préjudiciable au correct examen de la difficulté soulevée. Nous procéderons donc, dans notre argumentation, en trois étapes :

*Premièrement* nous essaierons de justifier la nécessité de la philosophie du seul point de vue théorique ; *deuxièmement* nous-en déduirons les conséquences pratiques ; *troisièmement* et enfin nous conjoindrons les deux aspects du problème.

La Philosophie se résumant au périple des sciences, son apport théorique est à la fois infime et infini. Infime, voire superflu, si l'on comprend ce circuit uniquement comme une addition des sciences. La philosophie apparaîtra dès lors comme une réitération de ce que l'on est censé déjà savoir, si l'on a étudié auparavant les sciences. Infini par contre, si l'on envisage ce parcours pour ce qu'il est vraiment, non une simple répétition, mais une « Synthèse » ou une Unification des sciences, la démonstration de leur Unité.



Mais, rétorquera-t-on, ce disant, nous ne ferions que reculer le problème. Car enfin à quoi cela sert-il d'unifier les sciences ? Quel bénéfice spirituel pouvons-nous escompter d'une telle opération ? En quoi cela avancerait-il les savants ? A quoi bon cette " ressaisie synthétique " de la connaissance, comme nous appelions la philosophie à la fin de notre premier article ?

Précisément à empêcher le savant de rester dans sa science, chaque spécialiste ayant tendance à s'enfermer dans sa discipline et à traiter avec superbe les autres, et du coup à ne plus appréhender sa propre discipline, faute de prendre du recul par rapport à elle. Reclus dans sa spécialité, sans se relier au reste du savoir, chacun risque fort d'oublier qu'il ne détient qu'une part de vérité et non la vérité. Partant, absolutisant cette part, il commet une lourde erreur, celle de tenir la partie pour le tout. Et comme chaque partie n'est elle-même pleinement concevable que dans et par le tout dont elle ne forme justement qu'une partie, l'on comprend pourquoi c'est finalement sa partie spécifique que chacun finit par mécomprendre. Que ce danger soit bien réel, nous n'en voulons pour preuve que les disputes ou querelles entre savants de différentes disciplines. Illustrons cela par trois exemples puisés respectivement dans un des trois discours princeps.

### 1) Cosmologie

A stationner fixement dans la *Cosmologie*, on en arrive à croire qu'il n'est de vérité que dans la nature (naturelle) et que tout le reste équivaldrait, comme on l'entend souvent dire, à du pur galimatias. Ce qui signifierait que toutes les réalités, la réalité humaine incluse, seraient réductibles à des phénomènes matériels (physiques ou physiologiques). Les sciences humaines reviendraient à un vain bavardage, un délire subjectif, en regard de l'objectivité des sciences naturelles, à la juridiction desquelles elles devraient se soumettre, si elles espèrent obtenir un quelconque statut scientifique. Pour un cosmologue ou un naturaliste, au sens très large de ce terme –un esprit qui étudie la nature et seulement elle ou un esprit qui étudie tout du seul point de vue naturel- la vérité ne parle qu'une langue, le langage des objets, qui détiendrait la clef de toutes les autres langues. Que cela soit cependant une proposition inadmissible, contredite d'ailleurs par sa propre pratique, c'est ce dont le naturaliste ne peut prendre conscience, tant qu'il demeure au niveau de la cosmologie, c'est-à-dire tant qu'il ne perçoit pas que, pour que la cosmo-« logie » elle-même existe, encore faut-il qu'il existe un être capable de faire « parler » la nature, et donc un être qui ne soit pas simplement inséré dans la nature, comme l'un de ses membres, mais qui la surplombe. Mais pour opérer un tel retournement sur soi-même, pour réfléchir la *cosmo*-logie en tant que *cosmo*-logie, il appartient au cosmologue de se muer en psychologue, ceci afin de comprendre que le langage des objets renvoie à une subjectivité apte à l'entendre. La compréhension authentique de sa propre matière oblige ainsi le cosmologue à la quitter. N'est-ce pas déjà ce qu'il fait pratiquement, quand il « interprète » les choses, se situant au-dessus d'elles, mais dont il n'a point la conscience théorique ? Bien comprise, la cosmologie est inséparable de la psychologie, sans que celle-ci fasse corps avec celle-là.

### 2) Psychologie

Réciproquement, à séparer radicalement la *Psychologie* de la *Cosmologie*, en prétendant que l'homme (le sujet) échappe complètement aux déterminations naturelles et en taxant péjorativement toute intervention des sciences naturelles dans les sciences humaines de naturalisme ou d'objectivisme, l'on s'interdirait tout progrès dans ces dernières et l'on se condamnerait à ressasser indéfiniment l'altérité ou l'« étrangeté » de l'humain, sans pouvoir donner le moindre contenu positif à cette thèse, faute d'une évaluation ou d'une mesure concrète ou effective, id est physique, de cette étrangeté.

Pour un psychologue pur et dur, en un mot un « humaniste », au sens propre de ce vocable –qui ne voudrait retenir de l’homme que son « humanité », sans égards pour toutes les déterminations objectives circonscrivant celle-ci, considérées comme secondaires- la vérité n’a qu’un visage, celui que l’homme lui impose, en toute liberté. Mais, dans cette hypothèse, comment promouvoir le moindre calcul, la moindre loi, du comportement humain ? En l’absence de toute détermination réelle (objective), il n’y a place pour aucune intellection ou science humaine. Une seule solution s’offrirait alors : reprendre purement et simplement les lois naturelles et les appliquer telles quelles à l’homme. La prétention humaniste n’a qu’une issue, la rechute dans le naturalisme qu’elle dénonce pourtant. Une psychologie authentique n’est envisageable que si l’on admet que l’action ou la conduite humaine s’inscrit dans un contexte objectif, dont elle subit forcément l’empreinte ou l’influence, influence que l’homme doit et peut certes juguler –telle est précisément la spécificité humaine, oubliée coupablement par tout naturaliste- mais à condition d’en prendre conscience auparavant. Or cela ne se réalise que si le psychologue accepte de ne point s’emmurier dans sa discipline, mais « condescend » à connaître et à tenir compte des différents facteurs naturels susceptibles d’influencer l’homme, s’il accepte, en d’autres termes, à devenir à son tour cosmologue, sans s’identifier nullement à lui.

Ni la *Cosmologie* ni la *Psychologie* ne disposent à elles seules de la Vérité, celle-ci se trouvant à leur « intersection », dans la *Théologie*, dont la compréhension est néanmoins tout sauf évidente, et tombe fréquemment sous le coup de maints malentendus.

### 3) *Théologie*

A concevoir, comme le font souvent les théologiens eux-mêmes, la *Théologie* comme un discours isolé, séparé des deux autres, et corrélativement à imaginer « Dieu » (l’Absolu ou la Vérité) comme un au-delà de la nature et de l’homme, et auquel par voie de conséquence ce dernier n’aurait pas véritablement accès, puisque, par définition, il se trouverait très en-deçà de lui, on chutera infailliblement dans une superstition répandue, celle qui consiste à se représenter Dieu comme un être supra-rationnel (transcendant) dont les sciences n’articuleraient rien. Qu’il s’agisse là d’une superstition, cela ressort clairement pour qui veut bien comprendre qu’en figurant l’Absolu sous la forme d’un être transcendant, on le transforme en une figure finie, localisée. On a beau invoquer « Dieu », hors du monde, on ne lui attribue pas moins un lieu (une place ou un espace) parfaitement déterminé, en l’occurrence le haut. Mais qu’est-ce qu’en définitive que ce haut, hormis la stricte inversion ou la projection du bas ? En guise d’Absolu (Dieu), on n’obtient plus dès lors, au mieux qu’une idole (image) très humaine (dans le cas de l’anthropomorphisme) voire fort naturelle (dans le cas du fétichisme). Dans les deux cas l’Absolu (Infini) est figé (finitisé), la Vérité confondue avec n’importe quel sujet ou objet, ce qui revient du reste au même, car un sujet n’est que l’exact corrélat d’un objet.

En opposant religion et science, en se refusant à justifier celle-là par celle-ci, on retombe somme toute dans le naturalisme (objectivisme) le plus plat. On croit discourir de l’Absolu ou de la Vérité et on ne parle en fait que d’une réalité sensible ou sentimentale, et ce en dépit de ses propres prémisses. Force est donc, pour éviter cette grossière erreur, de saisir que l’Absolu (la Vérité) ne réside pas dans un Autre monde que le nôtre, qui lui-même, nous l’avons déjà dit, ne se compose nullement des seuls phénomènes matériels (sensibles) et pas davantage de la seule essence spirituelle (intelligible), mais et exclusivement de la « relation » réciproque des deux. Telle est l’unique *Théologie* authentique possible : « con-jonction » réelle de la *Cosmologie* et de la *Psychologie*.

En abrégé, la faute commune de tout savant spécialiste, et seulement spécialiste, ce pourquoi il faudrait l'appeler plutôt technicien –homme d'un savoir-faire mais qui ignore le sens de ce qu'il fait\*-, c'est de s'imaginer qu'il détient la Vérité, alors qu'il n'en possède qu'une part. Plus, en absolutisant cette part, il commet à chaque fois le même contre-sens, identifiant la Vérité, objet même de la visée du savant, avec une chose naturelle. Partant il s'aveugle sur le sens même de sa propre pratique, la science, la percevant sur le modèle d'une quelconque recherche matérielle, telle celle de l'or. Or le Vrai n'est pas un trésor qu'un savant heureux pourrait un jour déterrer. Il ne ressemble point à un objet sur lequel on mettrait la main pour en prendre possession. En outre il ne saurait appartenir à une science particulière, étant la propriété interne du Discours scientifique lui-même qui « englobe » toutes les sciences et se perpétue sans fin. Aussi ce n'est qu'en les « com-prenant » (« par-courant ») toutes, c'est-à-dire précisément en faisant de la philosophie, que l'on appréhendera cela.

Bref la Philosophie « dé-montre » qu'aucune science (vérité) n'est vraiment une science (Vérité) hors de son rapport aux autres sciences : une science n'est science que de sa relation aux autres sciences. La Vérité n'est pas affaire d'une science, ni même des sciences prises une à une, mais de leur ensemble ; tel est l'unique énoncé fondamental de la philosophie proprement dite. Le service théorique qu'elle rend aux savants et qu'aucune science ne pourrait à elle seule rendre et donc pas davantage leur addition, c'est de mieux se comprendre eux-mêmes. Auto-compréhension du Savoir humain, voilà à quoi se résume en définitive la Philosophie. En définitive A la question *pourquoi la Philosophie ?*, il n'est qu'une réponse : pour la Science, la Vérité et non pour telle ou telle science, telle ou telle vérité.

Quant au service pratique que la Philosophie serait susceptible de dispenser, il découle de lui-même, si l'on remarque –mais n'est-ce pas une tautologie ?- que toute erreur génère des errements et qu'inversement une meilleure compréhension induit une action libre de toute prévention, réfléchie, soit au bout du compte plus efficace. Afin de le vérifier, reprenons nos trois exemples antécédents et comparons les pratiques respectives que les trois sciences distinguées autorisent, selon qu'elles sont isolées les unes des autres ou, au contraire, rassemblées en un tout.

1) Convaincu de la suffisance de sa propre discipline, le cosmologue sera tenté de n'accorder de l'importance qu'aux données physiques (techniques), à l'exclusion de toute considération de type humain (éthique). Il ne prêtera foi qu'aux faits ou facteurs matériels, observables et mesurables, délaissant entièrement la dimension morale ou spirituelle. Le primat attribué à la matière, au détriment de l'homme, conduit à un véritable culte de celle-ci, à une vénération du seul progrès technique. Se forme ainsi ce que nous pouvons nommer la religion matérialiste ou physicaliste, le scientisme. Nous constatons de plus en plus aujourd'hui, au moment où elle acquiert des proportions gigantesques, le caractère dangereux et néfaste de cette religiosité. Peu à peu, mais à une vitesse accélérée, l'homme s'aliène, s'oublie littéralement lui-même, pour devenir au mieux un appendice de la machine, au pire une machine parmi d'autres, ou du moins être estimé comme tel.

Mais cette attitude s'avère inadmissible, dès que l'on s'avise de l'antinomie qui la mine foncièrement. Le technicien ne peut *traiter* techniquement tous les problèmes que parce que lui-même ne se réduit précisément pas à un organe ou un rouage technique parmi d'autres, c'est-à-dire parce qu'il est autre chose qu'une machine ou qu'un simple technicien. Ce paradoxe montre donc que l'activité technique elle-même dépend d'autre chose que des seules perspectives techniques. Pour bien s'imprégner de cela, le technicien doit pourtant opérer une sorte de « conversion » et quitter la religion matérialiste.

---

\* On ne lira pas ici une critique de la spécialisation, qui est une nécessité, mais seulement celle de ses excès.

2) Seulement quitter la religion matérialiste n'avancerait pas à grand-chose si cela ne devait aboutir qu'à épouser une autre religion tout aussi sectaire. Par opposition à la précédente, nous baptiserons celle-ci de religion humaniste, spiritualiste ou volontariste. Cette nouvelle religion, prêchée par le psychologue, dans sa querelle avec le cosmologue, exaltera certes l'action proprement humaine, mais, ne prêtant pas une attention suffisante, voire même une attention quelconque aux paramètres matériels, qu'elle a tendance à mépriser souverainement, elle débouchera fatalement sur la pure exaltation, sans se donner les moyens d'une action efficace. Très rapidement un tel volontarisme se perd, dès qu'il s'agit d'agir concrètement, dans l'acceptation servile des contraintes naturelles, faute simplement d'une connaissance adéquate de celles-ci qui ne manquent pas du coup de s'imposer automatiquement à tout sujet qui ne veut pas en entendre parler. Isolées des conditions naturelles données, la pratique humaine choisit immanquablement dans l'arbitraire, la reproduction inconsciente des contingences naturelles. La politique offre maintes illustrations d'idéologies qui, après avoir mis inconsidérément l'accent sur la toute puissance de la volonté humaine ont fini, suite à leurs échecs répétés, dont elles n'ont pas su tirer correctement la leçon, par s'accommoder, quand ce n'est point par sacraliser, l'ordre donné (établi), sans chercher à le transformer.

En l'absence d'une élucidation rigoureuse de ce à quoi l'homme peut effectivement prétendre, la religion spiritualiste rechute invariablement dans la religion matérialiste qu'elle était censée dépasser. On le voit, ni l'une ni l'autre ne sauraient à elles seules engendrer une activité humaine pleine (libre). Seule donc leur conjonction est à même de promouvoir une religion véritable et partant une pratique réelle, affranchie des forces obscures ou étrangères.

3) Une telle religion, la religion philosophique, par contraste avec la religion religieuse, se démarque de cette dernière, en ce qu'elle ne place pas l'Absolu (la Vérité) en dehors de l'homme et du monde, mais et uniquement dans le rapport réciproque des deux, c'est-à-dire dans l'action concertée de l'homme sur la nature et sur soi-même. Et elle réussit là où l'autre échoue, à remettre à l'être humain la maîtrise de son destin, à l'encontre du fatalisme dans lequel sombre infailliblement la religion religieuse. Car, en situant Dieu « hors » de l'univers des choses et des hommes, celle-ci renvoie inexorablement le sens de notre existence dans un « ailleurs », à jamais scellé aux hommes et devant lequel ils ne pourraient que s'agenouiller et se résigner, sans chercher à le comprendre ou à en éclaircir le mystère plus avant. Comme cependant de cet ailleurs les hommes seuls –qui d'autre sinon ?- déchiffrent le message, l'interprétant à leur guise, ce qu'ils captent et dénomment la parole divine n'est jamais que l'écho de leurs propres passions, craintes ou espoirs. En croyant rendre hommage à Dieu, ils ne se prosternent en fait que devant leurs sentiments auxquels ils restent obstinément accrochés.

Le fatalisme, ainsi conçu du moins, n'est jamais que le reflet du matérialisme le plus grossier, asservissement aux pressions naturelles. Se libérer de cet assujettissement, apprendre à ne plus s'incliner devant quelque chose ou quelqu'un implique la négation de tout « au-delà », de toute étrangeté, de tout mystère ou, mais cela revient au même, leur localisation dans leur vrai lieu légitime, la Science, seule habilitée à poser d'authentiques énigmes, problèmes ou secrets, puisqu'elle seule également est capable de les dissiper ou résoudre au fur et à mesure de son développement, et refuse catégoriquement les fausses énigmes, dites insolubles, qui sont le signe d'une question mal formulée. Et par Science on n'entendra point la seule solution des problèmes matériels, sous peine de scientisme, mais et pareillement celle des problèmes éthiques (politiques) ; mieux, la solution conjuguée des deux. Telle est la voie d'accès à l'autonomie (liberté), qui n'est pas disparition magique de toute dépendance, mais sa progressive résolution.

En résumé, le tort commun du matérialiste, du volontariste et du religieux, c'est d'aliéner l'homme à des puissances étrangères, de lui ôter son autonomie, de situer son centre de gravité au-delà de lui-même. Dans les trois cas, cet au-delà s'identifie avec la nature. Savoir qu'il n'existe pas d'Au-delà sans plus, de nature donnée une fois pour toutes devant laquelle nous devrions plier, mais que cette dernière renvoie à l'homme et vice et versa, que tout donc se laisse dominer –pour peu qu'on s'en donne la peine et surtout pour peu que l'on ne confonde point la maîtrise avec l'exclusive maîtrise technique, en d'autres termes, pour peu que l'on ait philosophé au moins une fois dans sa vie- c'est finalement restituer à l'homme son centre de gravité, le libérer de tout « démon », de toute oppression ou de toute superstition et restaurer ce qu'il n'aurait jamais dû perdre, la signification spécifique de son action. La poursuite humaine ne ressemble pas à la poursuite d'un objet qui se cacherait déjà dans la nature, mais relève de la constante et insistante interrogation (remise en cause) de la nature par l'homme, interrogation au cours de laquelle l'interrogateur se remet lui-même perpétuellement en cause. C'est dire que si notre quête a certes un sens (direction), elle ne connaîtra par contre pas de fin (terme). La Liberté n'est nullement un bien qui s'acquiert définitivement, mais une sempiternelle Recherche. Tel est le seul énoncé pratique de la philosophie.

*Pourquoi philosopher ?* Réponse : pour empêcher l'homme de s'obnubiler lui-même, de tomber dans le fanatisme (sectarisme), autant dire pour agir en connaissance de cause, en toute liberté ; voilà l'utilité pratique de la philosophie. Aussi on peut dire que celle-ci n'est d'aucun bord, parti ou secte ; elle ne sert les intérêts de personne, les servant tous.

Mais si nous avons jusqu'à maintenant distingué, et ce pour la clarté de l'exposé, une double utilité de la philosophie –utilité théorique (Vérité) et utilité pratique (Liberté)- il est temps, pour conclure et achever notre propos, de voir que, bien comprises, ces deux utilités n'en forment strictement qu'une. Et, pour ce faire, il ne suffit pas, comme nous l'avons-nous-mêmes déjà dit, que l'une (la Liberté) est la conséquence de l'autre (la Vérité), mais encore faut-il souligner que, cette implication étant réciproque, la seconde entraînant à son tour la première –il n'est en effet de connaissance possible que pour un être libre de tout préjugé et donc pour un être non enchaîné à quoi que ce soit-, la Vérité *est* la Liberté. Aussi si le Savoir est bien la condition de la Liberté, similairement il n'est point de progrès du Savoir possible sans la Liberté elle-même. Chacun constitue le présupposé de l'autre ; ces deux Idéaux marchent absolument de pair. Et il est indifférent d'affirmer que la Philosophie sert l'un ou l'autre, car, en servant l'un, elle sert obligatoirement l'autre.

*Alors in fine : Pourquoi la Philosophie ?* Pour la Vérité (et) la Liberté ou pour la Liberté (et) la Vérité ; dans tous les cas pour rien d'externe, mais et uniquement pour une finalité interne. N'hésitons pas à écrire :

**PHILOSOPHER POUR PHILOSOPHER ...**

J. Brafman